

Festival du documentaire de Thessalonique

Une tragédie grecque

Michel Euvrard

Number 255, July–August 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45128ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Euvrard, M. (2008). Festival du documentaire de Thessalonique : une tragédie grecque. *Séquences*, (255), 10–11.

FESTIVAL DU DOCUMENTAIRE DE THESSALONIQUE

UNE TRAGÉDIE GRECQUE

Le film est *Birds in the Mire* (Oiseaux dans le bourbier) d'Alida Dimitriou; il n'est pas dans la course pour le Prix de la critique internationale (FIPRESCI), mais je veux le voir parce qu'il « décrit la participation et la contribution des femmes à la résistance grecque sous l'occupation allemande, 1941-44 ».

MICHEL EUVRARD

Le dispositif est simple : peu de séquences d'archives; les femmes sont filmées assises chez elles, de près. Elles ont appartenu aux différents réseaux de résistance, EAM, ELAS, PEON (organisation panhellénique unie de la jeunesse), elles avaient à peine 20 ans, elles en ont aujourd'hui plus de 80, les corps sont un peu tassés, les visages sillonnés, sculptés par la vie et les années, mais le regard et la voix sont vifs, la mémoire intacte.



Makronissos

Elles ont collecté et distribué de la nourriture, transmis les messages, jonché de tracts le sol de la cathédrale, distribué après le couvre-feu les journaux clandestins — peu de gens possédaient une radio, et ceux qui en avaient une avaient souvent dû la livrer aux Allemands. Elles avaient conduit les femmes et les enfants devant la mairie avec des casseroles pour réclamer de la nourriture, avaient peint en vert les murs d'Athènes, fait sauter les bureaux des organismes de collaboration.

Ces femmes auraient dû être, quand la Grèce fut libérée en octobre 1944, célébrées comme des héroïnes nationales. Or, elles racontent que dès décembre elles furent poursuivies, traduites devant des tribunaux, jugées, condamnées à de lourdes peines, exilées dans les îles. J'étais sous le choc.

Honteux de mon ignorance de l'histoire grecque récente, et pour tenter de comprendre ce retournement si rapide, j'ai vu deux autres films présents au festival, *Makronissos* (Exile Island), d'Evy Karabatsou et Elias Giannakakis, et *Places of Exile and Historic Memory: Ai Stratis* de Leonidas Vardaros. J'ai surtout rencontré Alida Dimitriou.

Vardaros nous rappelle qu'exiler dans les îles les « ennemis de l'intérieur », les « non-patriotes », est une tradition grecque; l'île d'Ai Stratis a été un lieu d'exil pour les opposants politiques en 1929, puis à la suite des grèves de 1936, sous les dictatures de Venizelos et de Metaxas, et de nouveau de 1947 à 1950 durant la guerre civile. A la différence de Makronissos, Ai Stratis était habitée, et le film confronte les souvenirs des habitants à ceux des ex-détenus et de leurs enfants.

Sur des images d'archives, une femme raconte qu'arrêtée pour la possession d'un certain journal, et condamnée à quelques mois de détention, elle a été retenue sept ans dans l'île. Un pêcheur raconte avoir donné à des prisonniers des poissons invendus et avoir été battu pour cela. Son frère lui explique que les exilés sont des communistes. « Et alors ? Est-ce que ne sont pas des êtres humains ? » répond-il. Et il devint communiste !

Un homme s'est retrouvé à Ai Stratis parce qu'il avait écrit aux journaux pour protester contre l'exécution de Beloyannis.

On faisait pression sur les détenus pour qu'ils signent une « déclaration de repentance ». Peu acceptèrent. Ceux qui réclamaient de quitter l'île furent livrés aux Allemands. La nourriture était rare, un homme se rappelle qu'on mangeait des chiens, des chats, même un âne mort. Les détenus pouvaient se marier, l'épousée était autorisée à passer une journée sur l'île.

Exile Island s'ouvre sur des gens — dont on pense d'abord que ce sont des touristes — qui embarquent pour une croisière vers l'île de Makronissos, et se clôt sur le bateau du retour vers le continent. Au cours du trajet vers l'île, on comprend, en voyant des drapeaux rouges se déployer sur le pont, en entendant un guide désigner par haut-parleur l'emplacement des camps des « bataillons de sapeurs » le long de la côte, que beaucoup des passagers sont des ex-détenus ou des membres de leur famille.

Exile Island est le film qui en dit le plus sur la vie quotidienne des détenus et sur ses contrastes : la mise en scène des revues et défilés en l'honneur de visiteurs illustres, les prisonniers

FESTIVAL DU DOCUMENTAIRE DE THESSALONIQUE

Vardaros nous rappelle qu'exiler dans les îles les « ennemis de l'intérieur », les « non-patriotes », est une tradition grecque ...

forcés de sortir dans le froid et de se mettre nus, l'eau froide versée sur eux, l'interdiction de se frotter pour se réchauffer... et pourtant ils écrivaient des poèmes et des chansons et mettaient en scène des pièces classiques et contemporaines.



Birds in the mire

En théorie, les détenus allaient être réhabilités; ceux qui signaient la « déclaration de repentance » devaient être incorporés dans l'armée régulière pour se battre contre les partisans. Ceux qui ne la signaient pas étaient battus. Un homme (détenu avec son père) qui signa explique : « Je savais que je ne tiendrais pas longtemps si on me battait, j'ai signé. Et alors? En devenaient-ils propriétaires de ma conscience, de mon âme? » Un ancien officier de l'état-major des camps l'admet : « Ils n'ont pas été nombreux à signer la déclaration, et ceux qui la signaient devenaient des objets de suspicion pour leurs camarades ». De ceux qui furent enrégimentés, beaucoup désertèrent et rejoignirent les partisans.

Alida Dimitriou se tient bien droite, vous regarde en face de ses yeux très noirs, a le rire facile et communicatif. Elle est née l'année où Hitler est arrivé au pouvoir.

Je lui demande d'excuser mon ignorance et de m'expliquer comment, si tôt après la libération, ses artisans ont pu être persécutés, traduits devant les tribunaux, condamnés et exilés.

« Après Yalta, et parce que la Grèce est l'entrée vers l'est, elle est devenue un enjeu, un pion que se disputaient l'Union soviétique et les puissances occidentales. Le roi et le gouvernement de droite furent remis en place avec l'aide des Britanniques, et l'armée régulière entra en guerre contre les partisans de gauche et les communistes. Mais déjà le 1^{er} décembre 1944, une grosse manifestation à Athènes, fief de la gauche, avait été attaquée par les forces de l'ordre, il y avait eu beaucoup de morts et de blessés; elle fut suivie par une vague de répressions, prémisse de la guerre civile. »

Dimitriou a tourné beaucoup de films, dont une série de dix sur les droits de la personne. « Ils mettent en scène des individus, dit-elle, mais des individus considérés dans le cadre de la société, ils sont donc sociaux et politiques. » Quand je lui demande comment elle arrive à tourner dans une conjoncture peu favorable à ce type de film, elle répond : « nous sommes l'alibi de la droite. Ils n'en ont rien à faire. Les nôtres non plus, d'ailleurs. » Elle ajoute : « J'ai la chance d'avoir un mari qui me donne de temps en temps vingt ou trente euros pour acheter les souvlakis. »

Alida Dimitriou finit de monter la suite de *Birds in the Mire*, sur l'armée républicaine et les femmes dans l'exil. Son travail consiste « à gratter et à creuser » et elle va le poursuivre, dit-elle en français, « jusqu'au bout ».

Ces trois films rappellent l'existence des classes, de leurs luttes, de la gauche et de la droite. Les Grecs savent cela, ils se souviennent : le Prix du public pour un film de plus de 45 minutes est allé à *Birds in the Mire* et on a ovationné Alida Dimitriou; celui pour un film de moins de 45 minutes a été décerné à *As Seen Through These Eyes* de Hilary Helstein, « journal de l'Holocauste à travers la vision d'un artiste, de gens qui, par l'acte de création même, se révoltaient, risquaient leur vie en faisant ce qu'on leur défendait de faire. »

Prix de la critique internationale (FIPRESCI) pour un film grec : *The Lovers from Axos* de Nicos Ligouris; pour un film étranger : *Be Like Others* de Tanaz Eshaghian (Canada, Royaume Uni, Iran, États-Unis). ❸